

« **Post-scriptum sur les sociétés de recherche-crédation** », postface à Erin Manning & Brian Massumi, *Pensée en acte : vingt propositions pour la recherche-crédation*, Dijon, Les Presses du réel, 2018, p. 95-125.

Yves Citton

Post-scriptum sur les sociétés de recherche-crédation

Qu'est-ce donc que la « recherche-crédation » ? Une aventure qui est en passe de devenir un mot d'ordre, diront les blasés. Un effort pour surmonter les barrières institutionnelles empêchant la recherche universitaire et la recherche artistique de dynamiser leurs convergences aussi bien que leurs différences, diront les gens sérieux. Une cinquième colonne frayant avec les milieux les plus avancés du capitalisme pour en accélérer l'implosion, diront les plus optimistes. Un appareil de capture pompant les énergies les plus rebelles pour les mettre au service de l'acceptabilité technologique, de l'excellence académique et de l'innovation entrepreneuriale, diront les moins naïfs. Et, bien entendu, tous auront raison.

Les vingt propositions développées par Erin Manning et Brian Massumi dans ce petit ouvrage nous aident à voir en quoi chacun de ces jugements est vrai, mais aussi en quoi aucun ne saurait, à lui seul, rendre compte des enjeux de ce qui se fait, se dit, s'administre, se complote, se pense, se dénonce, se fantasme ou se rêve au titre de la recherche-crédation. Essayons brièvement, dans cette postscriptum, de dégager quelques lignes de force, tendues depuis ce qui s'est esquissé à Montréal durant la dizaine d'années qui ont suivi la fondation du SenseLab en 2004 par Erin Manning, jusqu'à ce qui se développe en France à l'aube des années 2020.

Du SenseLab à ArTeC

Les vingt propositions se déploient à l'occasion d'un récit scandé par divers grands « événements » coordonnés par le SenseLab. Leur succession permet de passer en revue à la fois un répertoire d'outils, précieux pour inspirer et dynamiser les pratiques de recherche-crédation, et la trajectoire funambule d'un collectif d'action relevant le défi de persister dans son être sans jamais se rigidifier en institution asservie par son programme. Le récit commence au passé, pour dépeindre le contexte sociopolitique dans lequel l'appel à la recherche-crédation a germé dans le Canada de l'extrême fin du XX^e siècle – un contexte qui voit le capitalisme partir à la conquête de nouvelles frontières aussi bien urbaines (les friches post-industrielles et les quartiers populaires) que professionnelles (les artistes et les universitaires). Le récit se termine au futur, dans la programmation de cet ambitieux « improgrammé » qu'aura été l'événement *Generating the Impossible*.

Cette traduction française a décidé de laisser ce futur ouvert en renonçant à traduire le dernier chapitre de l'ouvrage original, qui racontait (au passé) les écueils, les métamorphoses et les réalisations effectives de *Generating the Impossible*. Quoique fidèle à l'approche *open-ended* revendiquée par les auteurs, cette suspension ne saurait se contenter de flotter dans les rêves d'avenirs impossibles. Le SenseLab vivra de ses réitérations, de ses émulations comme de ses trahisons.

En France, plusieurs institutions pratiquent la recherche-crédation, parfois depuis plusieurs décennies, sans forcément en revendiquer le titre, qui s'impose désormais avec un décalage de quelques années sur le Canada. Les départements d'arts de l'Université Paris 8

ont poursuivi les expérimentations audacieuses lancées à l'époque de Vincennes. Une équipe réunie autour de Bruno Latour a lancé en 2010 un Programme d'Expérimentation en Arts Politiques (SPEAP) à Sciences Po Paris, qui invite chercheurs en sciences sociales et artistes à collaborer sur des projets répondant à des commandes institutionnelles. Le laboratoire et le doctorat SACRe réunissent cinq grandes écoles d'art de Paris, autour du croisement entre Sciences, Arts, Création et Recherche. Le Labex Arts-H2H a financé des doctorats, des projets de recherche et des publications au croisement des pratiques artistiques, des innovations numériques et des sciences humaines, tandis que l'Idefi CreaTIC développait toute une offre de cours de master privilégiant les ateliers de création plutôt que les cours *ex cathedra*. Une Maison de la Création et de l'Innovation est en voie d'inauguration sur le campus de l'Université de Grenoble Alpes.

Un des multiples avatars de cette florescence d'activités prend forme en ce moment dans les banlieues parisiennes, entre Nanterre et Saint-Denis, sous l'acronyme d'ArTeC (dépliable en Arts, Technologies, numérique, médiations humaines et Création)¹. D'un point de vue institutionnel, on pourrait certes voir dans cette École Universitaire de Recherche (EUR) l'envers symétrique du SenseLab puisque, loin d'émaner de chercheurs jaloux de leur autonomie, ArTeC résulte d'injonctions ministérielles formulées dans le vocabulaire de « l'excellence » et des « investissements d'avenir ». Au-delà des binarismes simplistes et manichéens (qui ne sont bien entendu jamais dénués de lucidité), on peut toutefois observer que ces financements venus de haut viennent alimenter une mobilisation par le bas de dizaines d'enseignants et de chercheuses avides de proposer d'autres façons de penser et de créer ensemble.

Quel est donc le « programme » d'une institution comme ArTeC – programme étant à entendre au triple sens de projet d'actions émanant de ses initiateurs, de prescription spécifiée par ses financeurs et d'ADN constitutif de sa nature même ? Il tient en deux grands versants. D'abord, promouvoir la « formation par la recherche », à savoir déplacer un peu les lignes entre les savants (qui enseignent), les ignorants (qui apprennent) et les chercheurs (qui ne savent pas, mais essaient de comprendre comment avancer). L'intuition est ici que c'est en faisant des gestes de recherche, avec des chercheurs et des chercheuses, qu'on aiguise une curiosité dont nous sommes toutes et tous animés. En plus de lire des livres et de prendre des notes sur des cours magistraux, les étudiants sont donc invités à participer à de « vrais » projets de recherche (dont personne ne connaît a priori les résultats), au lieu de mimer de fausses interrogations (dont l'enseignante connaît déjà la bonne réponse).

Deuxième grand pan : la recherche-crétion. Parmi la trentaine d'EUR financées par l'agence gouvernementale, fermement assises sur des socles disciplinaires indiscutablement scientifiques, ArTeC se singularise par son aspiration à inter-polliniser innovation technologique, recherche scientifique et création artistique. L'intuition est ici que les pratiques artistiques nous aident autant ou mieux que les protocoles scientifiques à comprendre et expliquer les potentiels et les ambivalences du numérique ubiquitaire qui est en train de reconditionner nos socialités, non sans appeler de nouveaux modes de médiations dont les artistes seraient les véritables « têtes chercheuses ».

Comme l'a finement décrit Pierre-Damien Huyghe dans un ouvrage récent, le défi de la recherche-crétion, au sein d'un tel contexte institutionnel, consiste à dépasser la recherche « sur l'art », que les universitaires sont habitués à mener, en direction de recherches « avec l'art », au cours desquelles les dispositifs créatifs deviennent instruments plutôt que simples

¹ Voir le site eur-artec.fr. C'est ArTeC qui a financé la traduction et la publication de l'ouvrage qu'on tient entre les mains.

objets d'investigation². Plus ambitieusement encore, il s'agit d'imaginer ce que peuvent être des recherches « en art » (ou « par l'art »), dont l'ambition serait de produire des œuvres créatives porteuses de véritables « découvertes ». De telles découvertes artistiques consistent, selon Huyghe, en des « divergences » par rapports aux « attendus » qui enferment nos usages des techniques dans des schémas généralement très limités. La recherche en art a ainsi pour effet de « déplacer les hypothèses » à travers lesquelles nous appréhendons le monde et les appareils qui nous en compliquent l'accès. Dévoiler certains potentiels inédits des techniques, et donc certaines formes de médiations humaines susceptibles elles aussi de reconfigurer les paysages relationnels (naturels et sociaux) qui nous entourent et nous constituent – voilà sans doute une ambition commune que peuvent partager aussi bien ArTeC que le SenseLab.

De la critique immanente à l'évidement de la valeur

La quinzaine d'années qui séparent l'émergence (par le bas) du SenseLab de la fondation (par le haut) d'ArTeC pourraient toutefois faire l'objet d'une interprétation plus radicale, plus ambitieuse et, donc, plus contestable. Erin Manning et Brian Massumi placent originellement leur aventure et leur réflexion sous les auspices d'une *critique immanente* (proposition §1). C'est cette critique immanente qui leur permet de flirter avec les institutions sur la base de décisions tactiques, plutôt que de revendications de pureté. C'est cette critique immanente qui leur permet aussi de comprendre de l'intérieur les dynamiques de recherche-crédation qui se trouvent alternativement instaurées par des collectifs en lutte et récupérées par des logiques prédatrices.

Une telle attitude de critique immanente, quoique rarement articulée avec autant de lucidité, semble régir aujourd'hui des couches étonnamment larges de nos populations, en particulier chez les moins âgées d'entre elles. Cette attitude commence à entraîner, au sein même des institutions-phares de la modernité capitaliste (l'entreprise, la multinationale, l'État), des effets de désaffection susceptibles de transformer la critique immanente opérée à l'échelle individuelle en *crise immanente* se déployant à l'échelle collective.

Brian Massumi a consacré son livre le plus récent à formaliser de façon très serrée cette crise immanente, en la focalisant sur la notion même de valeur. En nous appelant à « ré-évaluer la valeur » pour en dégager l'horizon d'une perspective « post-capitaliste »³, il reprend et développe l'analyse du capitalisme esquissée ici même dans la proposition §17. En tant qu'appareil de capture mobilisant une conception purement quantitative de la valeur (la rentabilité du capital, la plus-value, le profit), le capitalisme échoue de façon désormais patente à assurer les bases d'une approche qualitative de la valeur et, plus largement, de la vie. La finance nous apprend combien nous pouvons espérer gagner, mais nous laisse de plus en plus évidemment démunis lorsque nous nous demandons ce qui fait le prix de la vie. La critique immanente se traduit en crise immanente dès lors qu'on ne court plus après la promesse de gagner plus – que ce soit parce qu'on se trouve gagner toujours moins (sous les doubles coups de la crise et de l'austérité), ou parce qu'on s'aperçoit que le plus n'est pas le mieux, voire qu'il lui fait obstacle (lorsque la croissance consumériste hypothèque notre avenir). L'aventure devenue mot d'ordre de la recherche-crédation répond dès lors à deux écueils symétriques.

² Voir Pierre-Damien Huyghe, *Contre-temps. De la recherche et de ses enjeux. Arts, architecture, design*, Paris, B42, 2017. Pour une problématisation comparable, plus centrée sur les questions numériques, voir Antony Masure, *Design et humanités numériques*, Paris, B42, 2017.

³ Brian Massumi, *99 Theses on the Re-Evaluation of Value. A Post-Capitalist Manifesto*, Durham, Duke University Press, 2018. Une partie en a été traduite dans le dossier *Dérivée la finance* du n° 71 de la revue *Multitudes*, 2018.

Côté recherche, les scientifiques et les enseignantes peinent à s'adapter à des universités massifiées devenues, selon la prophétie opéraïste des années 1970, les usines du XXI^e siècle⁴. C'est là que se crée la valeur, nous dit-on, grâce à la magie de « l'innovation ». Mais la plupart des formes héritées d'études et de recherche se sentent dévalorisées par l'industrialisation et la bureaucratisation d'institutions dramatiquement sous-dotées.

Côté création, les artistes se sentent de plus en plus intimement sommés de s'enrôler dans les différents départements de « l'entreprise culture »⁵. Comment survivre en tant que créateur si l'on ne joue pas (au moins un peu) le jeu de la promotion de soi, de l'économie de l'attention, des exigences du spectacle et de l'alignement sur les attendus du marché ? Ici aussi, ce qui fait la valeur (vénale, quantitative) du travail tend à le vider de sa valeur (d'estime, qualitative). La critique immanente résulte d'une crise immanente d'une valeur économique en mal de valorisation existentielle.

Entre le Charybde de l'université-usine et le Scylla de l'entreprise-culture, la recherche-crédation fait miroiter la possibilité d'une ligne de fuite, où chacun espère sortir de son ornière en grimpant sur le dos de l'autre. Vue depuis le bas, la recherche-crédation libère de l'usine en permettant de jouer à l'artiste, comme elle émancipe du spectacle en invitant à jouer au savant. Vue depuis le haut, elle promet de redynamiser des institutions sclérosées par leur industrialisation massifiée, en même temps qu'elle promet de relancer des innovations faisant sauter le couvercle des attendus (sous lequel étouffe toute culture, dès lors qu'elle est financée par l'espoir de retours sur investissements).

Des sociétés de contrôle aux sociétés de recherche-crédation

Allons plus loin (au risque de paraître délirer). Érigeons l'attractivité dont brille aujourd'hui la recherche-crédation au statut de symptôme d'une vaste mutation sociale. Inscrivons-la dans la série proposée par Michel Foucault et complétée par Gilles Deleuze pour rendre compte de la superposition (et non de la simple succession) de trois régimes de gouvernementalité⁶.

La première couche, on le sait, est celle de la *souveraineté*. Un roi enrégimente une population par la peur de son épée ou de son goupillon, comme sur la célèbre couverture du *Leviathan* de Thomas Hobbes. Il règne par la menace de son pouvoir de faire mourir (ou de damner). Il commande une obéissance essentiellement extérieure : il suffit que les sujets ne se rebellent pas ouvertement contre l'affirmation formelle de sa domination. Le souverain règne d'autant mieux qu'il commande moins d'actions précises.

Le deuxième régime est celui de la *discipline*. Dès lors que les sociétés complexifient les rapports d'interdépendance qu'entretiennent leurs membres entre eux, il convient de pouvoir ajuster de façon plus précise et plus fiable la coordination de leurs activités. Il ne suffit pas de mâter les rares rebelles : il faut former d'énormes masses de travailleurs aux compétences et aux obéissances nécessaires à faire fonctionner une machine productive incomparablement plus compliquée. La discipline commence par apprendre ou réprimer des gestes par peur d'une punition extérieure. Mais elle s'insinue rapidement dans des habitudes de soumission intériorisée. Le maître d'école commence par taper sur les doigts à chaque faute d'orthographe, puis il met des mauvaises notes, et il voit bientôt l'adulte rougir de honte par lui-même lorsqu'il aura oublié d'accorder un participe passé. La discipline fonctionne par moulages : la société a besoin d'un certain nombre de caissiers, de comptables, de convoyeurs

⁴ Voir Yann Moulier Boutang, *Le capitalisme cognitif*, Paris, éditions Amsterdam, 2007.

⁵ Voir Laurent Cauwet, *La domestication de l'art*, Paris, La Fabrique, 2017.

⁶ Le texte-clé de cette schématisation est Gilles Deleuze, « Post-scriptum sur les sociétés de contrôle », in *Pourparlers*, Paris, Minuit, 1990/2003, p. 240-247.

de fonds, de managers, d'enseignants, et elles les produit en série, selon un modèle homogène et standardisé.

Le troisième régime, celui des sociétés de *contrôle*, correspond au moment où les rapports productifs atteignent un tel niveau de complication qu'il ne suffit plus que chacun fasse son travail comme un fonctionnaire rigide et asservi à sa fonction. La machine a désormais besoin de souplesse pour se micro-ajuster à une quantité ingérable de paramètres, que nul ne peut entièrement calculer ni programmer par avance. Au lieu de mouler des professions, le contrôle module des comportements, appelés à rester toujours flexibles. Le néolibéralisme pousse cette flexibilité à l'extrême : chacun y devient sa propre petite entreprise, sommée de s'ajuster incessamment aux transformations des besoins et des désirs de tous, sous menace de périr par manque d'agilité. Il ne suffit plus de punir, comme le faisait le souverain, ni de normaliser, comme le faisait le maître d'école ou d'apprentissage : il faut assouplir les comportements pour les rendre aussi adaptables et plastiques que possible – ce qui s'obtient en modulant savamment les environnements conditionnant les réactions des agents (variation des taux d'imposition, réduction des garanties sociales, multiplication des évaluations).

Si le développement de ces trois régimes se déroule selon un certain ordre de succession, tous les trois restent actifs dans le moment présent : on se fait encore mettre en prison (sinon à mort) par l'ordonnance de souverains ou de leurs délégués (même s'ils sont désormais élus) ; on se fait encore dresser par des petits chefs (instituteurs, contremaîtres, managers), dont les réprimandes s'intériorisent pour former des habitudes ; c'est à l'intérieur de ces régimes sous-jacents que le système du crédit et de la dette module savamment les comportements de nos populations. La discipline vous donne des angoisses lorsque vous ne pouvez pas rembourser votre emprunt ; le policier frappe à votre porte pour vous évincer de chez vous lorsque vous ne pouvez plus payer votre loyer, et pour vous mettre en prison si vous résistez à son injonction. Ces trois régimes tendent ensemble à pressuriser et à « optimiser » nos modes de production : leur but avoué est de produire *plus* de biens et de services pour *moins* cher. La valeur qui les sous-tend est approchée de façon purement quantitative.

La crise immanente évoquée plus haut – celle d'une valeur quantitative (financière) évidée de toute valeur qualitative (expérientielle) – fait buter ces trois régimes sur une limite interne. Le *combien* vient de plus en plus souvent se casser le nez sur l'*à quoi bon*. Ici non plus, il ne s'agit pas d'un simple remplacement, selon une logique de succession, mais bien d'une superposition. Au-dessus des trois régimes sous-jacents, qui fonctionnent encore tant bien que mal, les questions de l'*à quoi bon*, de l'incrédulité envers les vertus intrinsèques de la croissance, de l'indésirabilité de l'horizon que fait miroiter cette croissance – ces questions se posent de plus en plus souvent à de plus en plus de gens, entraînant une désaffection de moins en moins isolée envers ce qui devrait nous attirer tous ensemble vers une promesse de prospérité commune. Hormis quelques épisodiques sursauts éphémères, précipités par une victoire nationale à la Coupe du monde de football, on n'y croit plus vraiment.

C'est dans ce contexte d'une désaffection immanente qu'émerge une quatrième forme de gouvernementalité, superposée aux trois autres, dont la *recherche-crédation* pourrait bien donner la clé. Au sein de ce nouveau régime, la valeur n'est plus donnée par la seule quantité des biens ou du capital accumulé – ce qui n'empêche bien entendu nullement le capital de conserver un pouvoir d'emprise considérable. Au-dessus de ce qui permet et de ce qui sécurise l'existence des corps, les valeurs qui donnent sens et intensité à la vie sont essentiellement qualitatives, expérientielles, non-héritables, non-accumulables. Comme l'illustrent exemplairement les travaux d'Erin Manning et Brian Massumi, ces valeurs prennent la forme d'*événements*, qui demandent à être vécus sans pouvoir être thésaurisés. La recherche-crédation se voue précisément à faire émerger de tels événements, qui exigent un

mélange à la fois savant et intuitif de recherche (de choses et de personnes qui existent déjà, et qu'il convient de trouver là où elles sont), et de création, puisqu'il faut inventer de nouveaux agencements pour que leurs rencontres produisent des événements nouveaux, inattendus, imprévus et imprévisibles.

Vue depuis la planète Saturne, la recherche-crédation emblématise une phase de l'histoire au cours de laquelle, sous la pression de solidarités objectives de plus en plus étroites et de problèmes de plus en plus insolubles, chacune et chacun est appelé à devenir à la fois chercheur/chercheuse et artiste. Ce qui n'était autrefois que des professions marginales et minoritaires semble devoir relever désormais d'une formation impérativement commune. De même que toutes les populations des pays industrialisés ont dû s'alphabétiser (alors que la lecture-écriture de symboles écrits était longtemps une particularité très peu partagée), de même nous ne pourrions que très difficilement survivre – collectivement comme individuellement – si une vaste majorité d'entre nous n'apprend pas à développer les gestes caractéristiques des pratiques de recherche intellectuelle et de création artistique.

Lorsque Joseph Beuys affirme que nous sommes tous artistes, lorsque Jacques Rancière, exhumant Joseph Jacotot, nous invite à vérifier un principe d'égalité des intelligences qui fait de nous toutes et tous des chercheurs en puissance⁷, ils constatent un fait, en même temps qu'ils formulent une exigence d'évolution. Les sociétés de recherche-crédation, dont les linéaments sont en train d'émerger comme tels aux confins des campus universitaires et des centres d'art contemporain, constituent notre horizon d'avenir, dans la mesure où nous ne pouvons plus nous permettre de déléguer à un petit nombre d'entre nous les tâches essentielles de comprendre nos enchevêtrements de causalités et d'imaginer des alternatives possibles. Ce n'est plus seulement à l'échelle des grands laboratoires universitaires ou des prestigieuses écoles d'art que ces tâches doivent être enseignées. C'est sur chaque terrain de nos relations sociales et de nos co-dépendances environnementales qu'elles doivent être quotidiennement pratiquées. Il est temps de retourner Margaret Thatcher (et sa jumelle TINA, *There Is No Alternative*) dans sa tombe : il n'y a pas d'alternative à ce que nos humanités deviennent des sociétés de recherche-crédation !

Huit contours des sociétés de recherche-crédation

Admettons que l'hypothèse de ce quatrième mode de gouvernementalité ne soit pas abracadabrante. À quoi peuvent dès lors ressembler ces sociétés de recherche-crédation se superposant aux sociétés de contrôle, de discipline et de souveraineté ? C'est ce que des aventures comme le SenseLab et des institutions comme ArTeC peuvent nous aider à entrevoir, dès lors qu'on les érige en exploreuses de formes de vie à venir. Esquissons-en quelques contours principaux en guise de conclusion à cet ouvrage.

Parler de « contours » évoque l'esquisse d'une silhouette, aux traits encore imprécis. Le terme résonne aussi avec l'idée de « tournant », à comprendre comme un virage, plus que comme un simple demi-tour. L'enchevêtrement de multiples niveaux superposés, fréquemment contradictoires quoique solidaires entre eux, fait qu'il est souvent trompeur d'opposer de façon binaire le Grand Méchant Loup capitaliste (ou étatiste) aux Petits Artistes Rouges des collectifs alternatifs. Ce qui va compter – au sein de sociétés de recherche-crédation encore plus profondément ambivalentes que les régimes précédents – ce sera l'angle adopté au sein d'un continuum marqué par deux polarités extrêmes. Pour chacun de ces contours, je suggérerai donc des *axes de clivage*, qui aideront à mesurer l'originalité et la radicalité – toujours relative, ou plutôt : relationnelle – des vingt propositions formulées par le SenseLab.

⁷ Jacques Rancière, *Le maître ignorant. Cinq leçons sur l'émancipation intellectuelle*, Paris, Fayard, 1987.

De la production de biens à la création de relations. Le contrôle exercé par le régime néolibéral vise à flexibiliser les attentes et les compétences pour les ajuster plus finement aux exigences du marché de l'emploi. (Telle est du moins la doctrine officielle de ceux qui en promeuvent les mesures ; des analyses moins charitables y voient avant tout une façon d'extorquer davantage de plus-value au seul profit des actionnaires.) Au fur et à mesure que la mise en compétition planétaire et l'automatisation de nos attentions menacent ou siphonnent l'accès aux biens et aux services qui garantissaient le consensus minimal rendant acceptables les modulations exercées par la société de contrôle, les options semblent se réduire à une alternative binaire. D'une part, un repli crispé sur des valeurs rassurantes mais obsolètes (travail, famille, patrie), annonciatrices de guerres et de dictatures majoritaires. D'autre part, la recherche-crédation d'autres agencements sociaux, d'autres formes d'évaluation et de valorisation, porteuses d'espoir d'une sortie par le haut des impasses actuelles.

La simple production des biens ne suffit plus à justifier sa croissance quantitative prétendument illimitée au sein de la seule sphère économique. L'avenir prend forme dans les forges (techniques), les laboratoires (scientifiques) et les ateliers (artistiques) où se fondent de nouveaux modes de coopération et de valorisation. C'est bien dans l'antre d'une telle forge que nous font pénétrer les vingt propositions. Manning et Massumi parlent de « nouvelles économies de relation » et de « nouvelles qualités d'expériences » (§17) pour désigner une pluralité de modes d'existence débordant largement la seule approche économique⁸. La discipline génère des individus ; le contrôle traite des masses, où il module des « individuels » gérés par des « banques » de données fonctionnant comme des matrices ; la recherche-crédation fait émerger des collectifs, à savoir des réseaux de relations coordonnés autour d'une expérience et d'un événement, dont la gestion se fait en termes de « projets »⁹.

Le premier axe de clivage concerne donc les rapports qu'entretiennent les collectifs de recherche-crédation envers les attentes, les présupposés et les exigences de la production marchande et de son régime de propriété privée. Dans quelle mesure sont-ils tournés vers l'invention de prototypes brevetables, verrouillés dans les nouvelles enclosures de la propriété intellectuelle ? Dans quelle mesure sont-ils au contraire dédiés à la diffusion libre et gratuite, selon une dynamique contagieuse misant sur l'exemplarité de pratiques diffuses ? On sait que cette opposition entre le (mauvais) propriétaire, d'un côté, et le (bon) libre-et-gratuit, de l'autre, est elle-même simpliste, et parfois inhibitrice.

Après avoir revendiqué les vertus du *copyleft* contre les absurdités du *copyright*, les collectifs les plus exigeants se tournent depuis quelques années vers la capacité à moduler l'accès aux inventions selon le type d'agent souhaitant se les approprier. Des *Creative Commons* au *copy-far-left* du Manifeste Telekommunisten, les solutions les plus stimulantes – si l'on veut pouvoir rétribuer les travailleurs du numérique, dans l'attente d'un revenu universel – visent à ne laisser l'accès libre-et-gratuit qu'à celles et ceux qui, non seulement relaient ce principe de gratuité, mais aussi s'organisent selon un modèle coopérativiste plutôt que capitaliste¹⁰. (Google ou Facebook ne font pas payer leur service de base à leurs utilisateurs, mais n'en constituent que davantage des appareils de capture de nos attentions marchandisées...) Le SenseLab donne ici le modèle d'activités s'efforçant d'être accessibles à toutes et tous, indépendamment de leurs diplômes ou de leurs capacités financières, et

⁸ Bruno Latour, *Enquête sur les modes d'existence. Anthropologie des modernes*, Paris, La Découverte, 2012.

⁹ Luc Boltanski & Ève Chiapello, *Le nouvel âge du capitalisme*, Paris, Gallimard, 1999.

¹⁰ Voir sur ce point Dmitri Kleiner, *The Telekommunisten Manifesto*, Amsterdam, Network Notebooks, 2010, en ligne sur <http://media.telekommunisten.net/manifesto.pdf>. Suivre aussi la thèse en cours de Valérien Guillier, *Libres et communs à l'ère du numérique, entre allégeances et résistances*, sous la direction de Martial Poirson, Université de Paris 8, Labex Arts-H2H.

orientées vers le partage généreusement polinisateur des résultats d'expérience – partage dont participe cette traduction de leur vingt propositions.

De la croissance extensive à la pré-accélération intensive. Là où la discipline espère programmer les comportements une fois pour toutes (apprendre l'orthographe), les sociétés de contrôle se fient à des phénomènes de feedback pour stabiliser temporairement des équilibres instables, selon des dynamiques cybernétiques dont l'étymologie dit bien qu'elles relèvent de la « gouvernance ». Dans les deux cas, toutefois, ce qui comptait – au double sens, indissociable, de l'importance et de la comptabilité – c'était *les résultats* : le bilan de l'entreprise, la *bottom line*, le taux de croissance trimestriel. À cette mesure extensive des résultats, les sociétés de recherche-crédation rajoutent une nouvelle sensibilité à ce qu'Erin Manning, dans un autre ouvrage important, a décrit comme une *pré-accélération intensive*.

Ses recherches sur les mouvements vécus et habités par les danseurs la conduisent à créer ce concept pour désigner « le mouvement du pas-encore qui compose ce plus-qu'un qu'est mon corps. Appelons-le action initiante [*incipient action*] »¹¹. Autant dire 1° que « mon » mouvement individuel est toujours vectorialisé par *nos* mouvements communs, 2° que mon mouvement est déjà pré-configuré par l'espace relationnel dans lequel il s'inscrit, 3° qu'il s'initie donc avant même que je ne songe à le faire commencer, et 4° que sa trajectoire va dépendre de façon cruciale de la « pré-accélération » qui aura coagulé en lui avant même qu'il ne débute.

Le culte de la start-up, la multiplication des incubateurs et le fétichisme de l'innovation pourraient bien n'être que les symptômes de cette sensibilité grandissante à l'importance de la pré-accélération, caractéristique des sociétés de recherche-crédation. Son pendant est bien entendu à chercher dans la mythologie artistique de « l'underground » : les authentiques énergies créatrices sont toujours à chercher en amont de leurs accomplissements, ainsi que de la reconnaissance qui accompagne ces derniers, tout en corrompant, travestissant et asséchant immanquablement les premières. Les sociétés de recherche-crédation ne reconnaissent de valeur qu'aux actions initiantes. Elles ne veulent voir dans les mouvements que ce qu'ils attestent de pré-accélération.

Le deuxième axe de clivage concerne ici la direction vers laquelle pointent les pré-accélérations. La « start-up nation » vantée aujourd'hui en France par une certaine élite politique aligne implicitement l'invention sur la rentabilité financière (à moyen terme). Les dilemmes auxquels sont confrontés les collectifs de recherche-crédation portent souvent sur les parts relatives jouées dans leurs programmes d'action par la croissance extensive (plus de revenus, plus d'audience, plus d'influence) et par les devenirs intensifs (qualité des affects développés, importance des questions traitées, ampleur des changements rendus possibles). Le SenseLab donne ici le modèle exemplaire d'un collectif resté complètement extérieur aux logiques extractivistes moissonneuses de profits, et dédié intégralement à animer et ensemercer des expériences transformatrices.

De l'objectivation à la dérivation. Cette irrésistible attraction pour la pré-accélération explique l'instabilité foncière des sociétés de recherche-crédation. Les résultats se mesurent, se comparent, s'anticipent. Ils s'objectivent. Une fois observés, une fois connus, ils restent ce qu'ils sont : objets de connaissances. La science aime les résultats : elle en fait à la fois sa visée et son socle. À l'inverse, « la pré-accélération ne peut pas être connue en tant que telle. Elle est sentie dans ses effets¹² ». On peut sans doute en mesurer les résultats, les accomplissements, les succès ou les échecs, mais ce sont alors les mouvements qu'on

¹¹ Erin Manning, *Relationscapes. Movement, Art, Philosophy*, Cambridge, MA, MIT Press, 2009, p. 13.

¹² *Ibid.*, p. 18.

observe, et non cette précieuse pré-accélération qui en coagule (ou non) le déploiement en amont.

L'épistémologie des disciplines et du contrôle avait affaire à des *objets*, relativement stables pour les premières, aux formes plus évolutives pour le second. Les sociétés de recherche-crédation ne peuvent avoir affaire qu'à des *dérivations*¹³. Ce n'est pas le mouvement lui-même qui compte (la courbe), mais ce qu'il indique de la pré-accélération potentielle qui l'habite en tel ou tel point (la dérivée).

La prolifération exponentielle des produits dérivés de la finance n'est que l'un des multiples symptômes de ce passage de l'objectivation à la dérivation. Nul ne sait plus vraiment à quels objets concrets les titres se réfèrent. Peu importe, puisque ce qui compte vraiment, ce sont les pré-accéléérations dont on peut croire qu'ils témoignent. La prétendue évaporation de « l'économie réelle » en prétendu délire de titrisation – avec sa capacité performative à générer de la valeur à partir de « rien » – illustre une forme particulière, et particulièrement prégnante, de recherche-crédation : les traders et leurs algorithmes sont en recherche insatiable de pré-accéléérations capables de créer de la valeur là où on ne l'attendait pas.

Le troisième axe de clivage a trait à la mesure des effets visés et obtenus par les collectifs de recherche-crédation. Ceux qui, de par leur fort degré d'institutionnalisation, se trouvent soumis à des évaluations prédéfinies en termes de « livrables » ou de « rendus » restent inévitablement attachés aux logiques du contrôle, et donc empêchés de déployer les vertus les plus originales de la recherche-crédation, lesquelles vertus relèvent de processus auto-transformateurs davantage que d'objets produits. De par son autonomie, le SenseLab donne au contraire l'exemple d'un collectif favorisant des phénomènes ouvrant les dérivées de la pré-accélération aux exaltations (mais aussi bien entendu aux risques) de la *dérive*, à entendre dans ses résonances situationnistes comme ce qui s'écarte du programme attendu. Davantage que des objets mesurables, les vingt propositions décrivent une écologie de l'expérience visant à favoriser des détours d'opération, des tournures d'esprit et des tournants de pensée. Comment mesurer les effets du partage d'un geste de recherche ou de création¹⁴ ?

De la flexibilisation à l'improvisation. Le maître-mot de l'économie néolibérale et de ses sociétés de contrôle était la *flexibilité*. Elle était vantée par les uns comme une merveilleuse garantie de souplesse, d'agilité, et donc de capacité à s'adapter aux transformations accélérées d'un environnement toujours plus compétitif. Elle était vilipendée par les autres comme un terrible facteur de précarisation, faisant régresser une sécurité sociale garantie par des droits en une loi de la jungle justifiant la prédation des plus faibles par les plus forts, des moins chanceux par les plus fortunés. Qu'on la vante ou qu'on la dénonce, la flexibilité présupposait toutefois un certain ancrage, dans un certain territoire donné, au sein de conditions évolutives elles aussi données, auxquelles il suffisait de savoir « se plier ».

Les sociétés de recherche-crédation risquent de faire bientôt regretter le confort de la flexibilité. Leur maître-mot est bien davantage l'*improvisation*. On est a priori dans le même registre, celui de l'adaptation, du mouvant et de l'instable. On a pourtant basculé dans une situation considérablement plus terrifiante. Il ne s'agit plus simplement de plier (pour ne pas casser), en réponse à une exigence environnementale. On se trouve désormais jeté sous les feux de la rampe, soumis à une injonction contradictoire : « Improvisez ! ». Autrement dit :

¹³ Voir Randy Martin, *Knowledge LTD. On the Social Logic of Financial Derivatives*, Philadelphie, Temple University Press, 2015. Tout le dossier *Dérivée la finance* publié dans le n° 71 de la revue *Multitudes* discute les questions évoquées trop rapidement ici.

¹⁴ C'est cette même question qui régit les travaux de Pascal Nicolas-Le Strat, par exemple dans le livre *Le travail du commun*, Rennes, Edition du commun, 2016 et d'Asaf Bachrach, par exemple dans la série *Joint Improvisation Meeting*, en ligne sur <https://labodanse.org/jim-2015/>

« Faites ce que vous voulez, et tant pis si n'avez rien à faire de précis, faites-le quand même, juste pour prouver que vous pouvez faire quelque chose d'inattendu ! »

La flexibilité s'inscrivait encore dans un régime de prévisibilité. Il fallait accepter de plier, parfois très bas, mais on pouvait espérer se redresser après une période difficile. Le va-et-vient pouvait être perçu comme douloureux. Mais il s'avère rétrospectivement avoir été rassurant : l'alternance de courbures et de courbettes relevait au moins d'une oscillation prédictible. Le régime de l'improvisation promu par les sociétés de recherche-crédation ne se contente pas de permettre à chacun et chacune d'être créateur et créatrice : il l'exige. « Chantez-nous une petite chanson, mais assurez-vous que ce ne soit pas un air connu : improvisez-le sur le champ ! ». Faut-il s'étonner que slammeurs et rappeuses soient les figures de proue des nouveaux arts populaires ?

Le quatrième axe de clivage concerne le type de créativité visé par la notion d'improvisation. Comme l'avait bien articulé le guitariste Derek Bailey¹⁵, la grande majorité des pratiques improvisatrices relèvent d'un type d'improvisation *idiomatique*, qui invente certes en temps réel des mélodies, des rythmes et des phrasés nouveaux adaptés à la circonstance particulière du moment, mais au sein des règles définissant un certain genre donné et respecté comme tel (le bebop, le flamenco, le tango). Beaucoup plus rares sont les improvisations à vocation *non-idiomatiques*, qui s'efforcent de faire émerger non seulement de nouvelles phrases (ce que nous faisons toutes et tous en parlant ou en écrivant), mais aussi de nouvelles grammaires, qui excèdent et ébranlent les règles d'acceptabilité préexistantes.

C'est ce type de visée que se fixent les événements du SenseLab : les contraintes encapacitantes proposées aux participants ont justement pour fonction de pousser chacune et chacun à sortir de sa zone de confort idiomatique, pour favoriser l'invention d'autres musiques, et non seulement de nouvelles rengaines. Comme le précise bien la proposition §3, rien de plus éloigné de l'improvisation que la liberté creuse de tout laisser couler : le micro-trottoir qui laisse le passant dire la première chose qui lui passe par la tête est la forme suprême d'aliénation, puisque qu'il n'exprimera alors que le lieu commun le plus massivement convenu. La recherche-crédation sera d'autant mieux improvisatrice qu'elle fournira à chaque participante du temps et des moyens communs pour constituer sa singularité.

De la formation professionnelle à la déformation par la recherche. La souveraineté réprime ponctuellement les rebelles pour l'exemple. La discipline forme des citoyens pour la vie. Elle les soumet à des examens, accordant un diplôme dont on peut se targuer à vie. Le contrôle soumet tout le monde à l'injonction d'une « formation permanente », à mettre sans cesse à jour pour s'adapter aux évolutions du marché de l'emploi. À l'examen succède le contrôle continu, qui se poursuit bien au-delà des bancs scolaires, pour envahir toutes les sphères de la production. Les sociétés de recherche-crédation prônent officiellement la « formation par la recherche ». Elles attendent de toutes et tous une capacité à faire des découvertes et des innovations. Elles n'entraînent donc plus leurs sujets à acquérir de nouvelles compétences ponctuelles (comme le faisait la formation permanente). Elles entraînent à devenir chercheuse et créateur, quel que soit le champ disciplinaire dans lequel on aura à s'inscrire. Le geste de la recherche et l'acte de création¹⁶ deviennent les emblèmes et

¹⁵ Derek Bailey, *L'improvisation. Sa nature et sa pratique dans la musique* (1980), Paris, Outre Mesure, 1999. Voir Yves Citton, « Politiques improvisistes », in Julie Denouël & Fabien Granjon, *Politiques d'Uz. Vivacités critiques du réel*, Rennes, Éditions du Commun, 2018, p. 211-234.

¹⁶ On consultera avec profit et plaisir deux interventions presque contemporaines et complémentaires à ce propos : Vilém Flusser, « Le geste de recherche » in *Les Gestes* (1990), Marseille, Al Dante, 2012 et Gilles Deleuze, « Qu'est-ce que l'acte de création ? », in *l'Abécédaire de Gilles Deleuze*, Paris, Éditions Montparnasse, 2004.

les visées suprêmes des nouvelles injonctions de formation, comme en témoigne le cahier des charges d'une institution comme ArTeC. À l'examen et au contrôle continu succèdent le portefeuille de créations réalisées et le CV listant les validations de réseaux.

La logique propre de la recherche-crédation ne s'articule toutefois pas sans peine à une mission de « formation ». Telle que les discours dominants l'inscrivent aujourd'hui dans une perspective de « professionnalisation », la formation implique d'imposer une certaine forme particulière, celle d'un métier reconnu – *attendu* – au sein de l'actuel marché du travail. Or l'idéal de la recherche-crédation, on l'a vu, consiste à acquérir une capacité à produire de l'*inattendu*. Comme le remarque pertinemment Pierre-Damien Huyghe, la recherche-crédation s'inscrit dans une visée qui est plutôt celle de l'instruction élémentaire, laquelle vise avant tout à donner à chacune et chacun « ce qui suffit à ne pas dépendre »¹⁷. Il faut partager les moyens individuels et collectifs d'apprendre, de découvrir et de créer par soi-même (généralement à « plus-qu'un »). Loin d'être un formatage professionnalisant paramétré pour correspondre aux attendus actuels du marché du travail (toujours un peu en retard sur les besoins réels), l'enseignement des sociétés de recherche-crédation doit donc plutôt consister en une *dé-formation* par et pour la recherche et la création d'inattendus.

Le cinquième axe de clivage tient à la façon dont les collectifs se réclamant de la recherche-crédation conçoivent et implémentent leur rapport au temps. Les moins souplement institutionnalisés d'entre eux s'efforcent de faire rentrer la recherche-crédation dans des cadres disciplinaires qui ne peuvent que l'inhiber. Exiger des programmes détaillés et mesurer leur réussite à la méticuleuse réalisation des projets annoncés, cela va directement à l'encontre de ce qui constitue la visée la plus ambitieuse de la recherche-crédation : non pas tant trouver ce qu'on cherchait, mais plutôt déplacer les hypothèses communes pour créer de nouvelles recherches chemin faisant, au risque (ou au bonheur) de ne plus s'intéresser aux mêmes choses à l'arrivée qu'au départ. Le dernier événement programmé (au futur) par les vingt propositions du SenseLab se donne justement pour but de « générer l'impossible » : le processus de recherche a pour fonction de faire entrevoir des perspectives que la programmation originelle n'aurait pu considérer que comme impossibles.

Pour reprendre les repères célèbres formulés il y a un demi-siècle par Thomas Kuhn, l'immense masse des recherches pratiquées en sciences (comme dans les formes d'art intégrées à « la culture ») opèrent à l'intérieur d'un « paradigme » donné, qui cadre leurs présupposés, leurs attendus et leurs critères de validité¹⁸. Les énormes mutations sociales, techniques et écologiques en cours nous condamnent à une remise en questions toujours plus rapide des paradigmes établis – et telle est sans doute la principale fonction sociale à laquelle doit s'élever la recherche-crédation. Celle-ci ne peut être fidèle à elle-même qu'en se propulsant au-delà de toute attente et de tout attendu – pour le plus grand dam de ceux qui s'efforceraient de la contrôler ou de la discipliner.

Des préférences aux amorçages. L'hégémonie économique néolibérale exercée sur les sociétés de contrôle nous persuade qu'un produit, un bien, un service, un discours politique sont bons dans la mesure où ils satisfont certaines « préférences » des consommateurs, des spectatrices ou des électeurs. Comme l'a bien souligné Brian Massumi dans un livre récemment traduit en français, le fonctionnement effectif de nos sociétés de consommation se déroule en réalité à un niveau infra-personnel qui se situe en-dessous de nos préférences attestées¹⁹. C'est du côté des techniques d'amorçage (*priming*) et de *nudge* (coup de pouce incitatif) qu'il faut aller chercher les dynamiques motrices de nos choix comportementaux.

¹⁷ Pierre-Damien Huyghe, *Contre-temps*, op. cit., p. 42-44.

¹⁸ Thomas Kuhn, *La Structure des révolutions scientifiques* (1962), Paris, Flammarion, 1972.

¹⁹ Brian Massumi, *L'économie contre elle-même. Vers un art anti-capitaliste de l'événement*, Montréal, Lux, 2018.

Quelles que soient les préférences culinaires des enfants d'une école donnée, si la cantine place des fruits plutôt que des sucreries à côté du passage en caisse, vous altérez leur taux futur de diabète.

Les sociétés de recherche-crédation passent leur temps à rechercher et à créer ce qui pré-conditionne – ce qui pré-accélère – nos désirs, en deçà même de nos préférences conscientes. Les recherches de psychologie sociale et les arts du *nudge* convergent à faire envisager nos cerveaux, nos relations, nos institutions sociales comme des réalités plastiques, qu'il convient d'aborder en termes esthétiques et éminemment créatifs d'« architectures de choix »²⁰. La discipline conçoit la production d'individus du point de vue de l'ingénieur concevant une chaîne de montage. Le contrôle traite les publics du point de vue du marketeur modulant l'ajustement d'une offre et d'une demande. La recherche-crédation appelle les collectifs à agencer leur propre plasticité comme le musicien sculpte sa virtuosité pour en tirer des improvisations inattendues.

La logique modulatrice inhérente aux sociétés de contrôle trouve ici à se déployer dans toutes ses conséquences : là où Margaret Thatcher a pu dire qu'elle n'avait jamais vu « une société » comme telle, mais seulement des individus, les travaux d'Erin Manning et Brian Massumi lui répondent désormais qu'il n'existe pas d'« individus » comme tels, mais seulement des plasticités (infra-)personnelles et collectives – plasticités que les sociétés de recherche-crédation traitent comme les artistes traitent les médiums dont ils s'emparent (tissus, sons de guitare électrique, collectif de danseurs, corps propre).

Le sixième axe de clivage tient à la façon dont les dispositifs de recherche-crédation définissent ce qui constitue « l'environnement » au sein de leur écologie d'expérience. Les publicitaires et autres spécialistes des relations publiques raisonnent en termes d'amorçage, d'hameçonnage et de *nudge* au sein d'*environnements contrôlés*, qu'ils dimensionnent aux échelles les plus susceptibles de conditionner les architectures de choix de leurs cibles. Le défi proprement écologique de la recherche-crédation – contemporaine des discours sur l'anthropocène et le capitalocène – est de détourner et d'élever nos attentions depuis l'échelle des environnements contrôlés vers celle de *péri-environnements respectés*.

Le pléonasme apparent de « péri-environnement » désigne ce qui environne, généralement de façon tacite, ce que l'on considère comme l'environnement pertinent au sein de l'écosystème qu'on étudie. L'environnement attentionnel d'une salle de classe inclut l'enseignante et les élèves, les murs, la salle voisine et la cour de récréation, voire l'usine chimique localisée au loin mais dont les puanteurs viennent incommoder les nez sensibles. Il n'inclut généralement pas une frontière située à l'autre bout du pays, où sont parqués des migrants. Ceux-ci sont refoulés dans le « péri-environnement », ce (deuxième) fond qu'on ne perçoit jamais, même lorsqu'on décolle ses yeux des figures saillantes pour considérer le (premier) fond dont ces figures se détachent.

Si la recherche-crédation a pour ambition de déplacer les hypothèses, c'est souvent en intégrant dans le champ d'études ce péri-environnement qui en était exclu. Pour relever effectivement d'une écologie de l'expérience, elle doit déranger nos habitudes en nous faisant sortir de nos environnements contrôlés, pour nous apprendre à respecter les péri-environnements que l'attitude extractiviste a pour caractéristique essentielle de négliger et de refouler.

Des rêves de prospérité aux vertiges du potlatch. Le « créationnisme » inhérent à une telle approche a bien sûr de quoi inquiéter. Une vision théologico-romantique de l'artiste pourrait faire croire qu'il crée à partir de rien, ou qu'il sculpte une matière sans forme (l'argile du potier). Avec Gilbert Simondon, Gilles Deleuze ou Tim Ingold, Manning et Massumi

²⁰ Voir Cass Sunstein et Richard Thaler, *Nudge. La méthode douce pour inspirer la bonne décision*, Paris, Pocket, 2012.

savent très bien que l'artiste est davantage à l'écoute du médium qu'il n'en est le maître. La pré-accélération se situe dans la relation singulière que ce médium particulier entretient avec le corps créatif particulier qui entre en échange singulier avec lui. C'est cette relation – l'écosystème singulier qu'ils forment ensemble – qui est l'agent véritable de leur création.

Une pensée donnant tant d'importance aux notions de relation et d'événement est vouée à penser la création de façon radicalement distribuée et éphémère – et donc très peu « créationniste ». Ce qui frappe, à la lecture des dernières propositions (§18-§19), est en effet l'accent mis sur la perspective de destruction qui hante le projet *Generating the Impossible*. Pourquoi et comment les sociétés de recherche-crédation sont-elles conduites à contempler leur destruction dans le miroir qu'elles se tendent pour elles-mêmes ?

Aux rêves de prospérité qui ont motivé les sociétés de la discipline et du contrôle pourraient bien succéder d'inquiétants *rituels de (dés)occupation*, à l'occasion desquels les chercheurs-crédateurs font événement de la mise en crise de toutes les valorisations attendues. Il n'est bien entendu guère étonnant que des pratiques d'improvisation se targuant d'être *open-ended* se trouvent confrontées à des débordements improgrammés, à des implosions imprévisibles et à des écarts potentiellement destructeurs. En décrivant les rapports complexes qu'entretiennent les « limites » qu'on se fixe comme des asymptotes et les franchissements de « seuils » qui peuvent se produire lorsqu'on se rapproche trop dangereusement de telles limites, la proposition §18 illustre ces dynamiques par l'exemple du potlatch. Elle en donne une analyse remarquablement éclairante de ce qui se joue dans les mouvements d'occupation, tels qu'ils investissent aujourd'hui les places publiques, les universités ou les ZAD. Chaque phrase de cette section mériterait d'être citée pour observer ce qu'elle révèle au sein de tels mouvements, mais on se contentera ici d'en pointer la dynamique d'ensemble.

Les sociétés de recherche-crédation ne peuvent déployer leurs forces et leurs formes propres sans se livrer des rituels toujours quelque peu vertigineux, à l'occasion desquels un cérémonial originellement festif, relevant du don sans compter, met en scène un excès potentiellement destructeur des biens et des propriétés accumulées. Ce cérémonial a pour effet (imprévisible dans son ampleur et ses conséquences) de cliver la collectivité en questionnant radicalement les valeurs qu'elle attribue à ses biens et à ses services. On peut parler de rituel de (dés)occupation dans la mesure où, du point de vue de l'espace, ces cérémonies passent généralement par le franchissement d'une frontière qui barrait l'accès à un territoire interdit à l'accès commun, considéré comme indûment occupé et qu'on « dés-occupe » en le rendant à sa propriété collective. Mais parler de rituel de (dés)occupation fait entendre également, du point de vue du temps, qu'il faut commencer par se dés-occuper soi-même de ses occupations et de ses soucis habituels (professionnels ou autres), pour se rendre disponible à l'émergence d'un véritable inattendu. L'événement tient à ce va-et-vient complexe entre occupation et désoccupation, où se joue une ré-évaluation vertigineuse de ce qui nous tient et de ce à quoi on tient.

Les rituels de (dés)occupation transforment ceux qui y participent, en même temps qu'ils ébranlent ceux qui les observent depuis l'extérieur (généralement à travers le prisme hautement déformant de couvertures médiatiques superficielles). Le destin à venir de nos sociétés dépend en large partie de la multiplication et des taux d'implication de nos populations dans de tels rituels. C'est à l'occasion de leur mise en scène – exemplairement décrite par les propositions §13-§20) consacrées à *Generating the Impossible* – et de leur déroulement que se joue le travail effectif de ré-évaluation de la valeur dont Brian Massumi fait le seuil d'un horizon post-capitaliste. Du SenseLab à ArTeC, les collectifs engagés dans des activités de recherche-crédation mesureront sans doute leurs succès et leurs échecs à leur capacité à faire advenir, à accompagner et à multiplier de tels rituels²¹.

²¹ Voir à ce propos Dorothea von Hantelmann, *What is the new ritual space for the 21st century?*, disponible sur <https://theshed.org/new-ritual-space-21st-century/>, posted May 29, 2018.

Le septième axe de clivage touche à la place et au statut accordés à la désoccupation au sein des pratiques de recherche-création. La rupture entre, d'une part, les injonctions des disciplines et du contrôle et, d'autre part, les besoins de la recherche-création ne saurait être plus radicale que sur ce point. Les deux régimes antérieurs étaient, on l'a vu, essentiellement productivistes et travaillistes. Les impératifs de maximisation et d'optimisation passaient toujours par l'intensification de la mise au travail des corps et des esprits, jusqu'à vouloir idéalement les occuper vingt-quatre heures sur vingt-quatre et sept jours sur sept. Cela passait par un temps envisagé comme linéaire : plus on passe du temps à travailler, plus on produit ; plus on s'entraîne, mieux on performe. Oisiveté, bavardage, palabre, hésitation, attente, ennui, rêvasserie, sommeil, sieste, paresse, distraction ; tout cela ne pouvait relever (au mieux) que périodes de « vacances », destinées à récupérer de nouvelles forces à remettre au travail dès la rentrée, ou (au pire) de cette antichambre de la mort que serait la « retraite », sinon (le plus souvent) de vices de caractère. Les XIX^e et XX^e siècles auront été une longue période d'occupation (de l'humain par le capital).

Au-delà des moments de rituels explosifs et imprévisibles, la désoccupation devrait idéalement s'infiltrer au cœur des pratiques, des rythmes et des tempos des collectifs de recherche-création. C'est précisément l'émergence d'un temps du commun, protégé des pressions extérieures, qu'il s'agit de cultiver pour se donner les moyens de réagir aux stimuli d'une façon recherchée et créative, plutôt qu'automatisée. Il est significatif que le philosophe Pietro Montani ait érigé la « désautomatisation » apportée par l'activité du rêve en antidote de l'automatisation de nos attentions par nos appareillages de médialité²², ou que la suspension des urgences travaillistes imposées au nom de « l'économie » joue un rôle central dans la conception du temps commun avancée par Bernard Aspe²³. Savoir comment bien perdre son temps est aussi important que ne pas perdre sa vie à la gagner. Le don si fortement mis en avant par la proposition §18 du SenseLab doit d'abord être un don de temps – à la fois individuel et commun – si la recherche-création aspire à être davantage qu'un mot d'ordre creux et souhaite s'ouvrir la perspective de véritables aventures.

De la recherche-création à la recherche-destruction ? Par-delà ces formes ritualisées, les sociétés de recherche-création émergeant au cours de notre XXI^e siècle auront sans doute à se confronter encore plus vertigineusement à l'horizon de leur propre destruction. Dérèglement climatique, effondrement de la biodiversité, épuisement accéléré des ressources vitales : c'est l'ensemble du régime extractiviste sur lequel ont carburé les sociétés industrielles de discipline et de contrôle qui fonce vers une limite menaçant de les faire buter sur un seuil d'effondrement²⁴.

Lorsque les acteurs de la recherche-création se trouvent enrôlés au service de « l'innovation », ils gagnent à se souvenir du sous-titre d'un ouvrage récent de Christopher Wright et Daniel Nyberg, qui renversent la fameuse « destruction créatrice » de Joseph Schumpeter en une « auto-destruction créatrice », typique de notre capitalisme anthropocénique²⁵. La Recherche & Développement des centrales nucléaires, hier, ou de la géo-ingénierie, demain, aboutissent sans doute à des « créations », dont l'ingéniosité peut par ailleurs être admirable. Mais ces créations menacent surtout de précipiter notre auto-destruction. D'où la question qui ne peut manquer de hanter les sociétés de recherche-

²² Pietro Montani, *Tre forme di creatività: tecnica, arte, politica*, Milano, Cronopio, 2018.

²³ Bernard Aspe, *Les fibres du temps*, Caen, Nous, 2018.

²⁴ Voir Pablo Servigne & Raphaël Stevens, *Comment tout peut s'effondrer. Petit manuel de collapsologie à l'usage des générations présentes*, Paris, Seuil, 2015, ainsi que Bruno Latour, *Où atterrir ? Comment s'orienter en politique*, Paris La Découverte, 2017.

²⁵ Christopher Wright et Daniel Nyberg, *Climate Change, Capitalism, and Corporations. Processes of Creative Self-Destruction*, Cambridge University Press, 2015.

création : dans quelle mesure les recherches et les créations issues des travaux hybridés d'artistes et d'universitaires contribuent-elles à nous enfermer dans les ornières de l'auto-destruction extractiviste, ou dans quelle mesure aident-elles à nous en dégager ?

Le huitième axe de clivage tient à la façon dont les collectifs de recherche-création implémenteront leurs gestes locaux avec plus ou moins de considération pour leurs enchevêtrements globaux. La critique immanente reconnaît les inévitables ambivalences et impuretés de nos positionnements de principe, au sein de mondes complexes et contradictoires imposant à leurs participantes une part incompressible de schizophrénie. Le respect de nos péri-environnements exige néanmoins de minimiser nos contributions aux tendances auto-destructrices de nos modes de vie actuels. La convivialité d'un collectif de recherche-création peut-elle s'accommoder de plateaux-repas générant des montagnes de déchets d'emballage ? Un événement artistico-scientifique sur la question du dérèglement climatique peut-il multiplier les trajets d'avion transcontinentaux pour quelques heures d'échanges présentiels de haut vol ?

Si la vertu principale des gestes de recherche et de création est de se diffuser par contagion imitative, les efforts de mise en cohérence des pratiques concrètes et des principes prônés constituent sans doute à la fois une limite toujours insatisfaisante et un horizon indépassable des aventures de recherche-création. Comme l'indiquent les titre et sous-titre de l'ouvrage originel d'Erin Manning et Brian Massumi, les vingt propositions traduites dans ce petit livre ont vocation à être à la fois « pensées » et « en acte », au sein d'une « écologie de l'expérience » qui doit être également une expérience de l'écologie. Pour autant qu'elles veulent (et espèrent) encore échapper à leur effondrement – ou en rebondir vers des modes d'existence plus soutenables – les sociétés de recherche-création feront bien de mettre ces efforts de cohérence au premier rang de leurs multiples défis.

Un manuel de savoir-vivre (intensément) ensemble

Si l'hypothèse d'un quatrième régime de gouvernementalité identifiable à des sociétés de recherche-création n'est pas complètement délirante et fourvoyée, alors les vingt propositions d'Erin Manning et Brian Massumi mériteraient d'être lues comme un manuel de savoir-vivre pour le XXI^e siècle. La série d'événements passée en revue, la boîte à outils conceptuels qui en est tirée, ainsi que l'analyse du capitalisme qui s'esquisse à son horizon contribuent certes à préciser, décanter, remotiver ce qui peut se faire aujourd'hui au titre de la recherche-création. Mais cela fournit surtout de précieuses boussoles d'orientation pour nous aider à naviguer les dilemmes inhérents à une position de critique immanente.

Le savoir-vivre dont il s'agit n'est pas seulement une affaire de politesse – quoique, comme l'a bien montré Jacopo Rasmi dans son introduction, le souci de convivialité joue un rôle central dans les événements du SenseLab. Ce savoir-vivre est fondamentalement une affaire de survie : à l'heure où les ravages sociaux et environnementaux font passer toujours davantage d'indicateurs dans le rouge, il est à chaque seconde plus urgent de procéder à la ré-évaluation de la valeur qui fait le cœur de la dynamique de recherche-création promue par le SenseLab. Ce savoir-vivre est toutefois bien plus exigeant, et bien plus gratifiant, qu'une simple affaire de survie. Il nous appelle à cultiver et intensifier des « qualités d'expérience », davantage qu'à seulement prolonger la vie.

Après avoir conjugué au futur un événement dont le titre annonce qu'il vise à « générer l'impossible », la dernière des vingt propositions suspend l'ensemble à une injonction aussi énigmatique de laconique : *Proceed!* On peut y entendre un rappel du caractère essentiellement *processuel* de la démarche adoptée. On peut y lire un appel au *passage à l'acte* : cette « pensée en acte » débouche sur une invitation à générer l'impossible d'un franchissement de seuil – celui qui étendrait et généraliserait le potlatch initialement interne au SenseLab en direction d'un rituel de (dés)occupation rayonnant sur l'ensemble de la

société, comme l'événement du printemps érable aura pu en donner un avant-goût quelques mois plus tard. On peut surtout y voir un passage de relai, laissant à chaque lecteur et à chaque lectrice le soin d'*aller de l'avant* : en une époque si complaisante envers ses tentations nostalgiques et régressives, cette laconique invitation à aller de l'avant est bien en accord avec le besoin de garder ouvertes (*open-ended*) les fins de la recherche-crédation.